

Les Mots de Maya

Chapitre 3

L'encre de Chalveana



J'ai tant de haine

Mon esprit vacille,
Oui, j'ai tant de haine.
Tu as pris cette fille,
Donc j'étends mes peines :

Mon cœur sombre a aussi faim,
Plus faim que le fond d'un siphon.

Je te déteste mon amour, mon ennemi.
Je te dépèce, te consume. Ma haine ne mit
Qu'un moment pour supprimer mes pleurs,
Qu'un instant pour engendrer mes peurs.

Comme je t'aime, je te maudis.
Qu'on me déteste ! Le poison de mes mots dits
S'élève lentement dans mon cœur sans fond.
J'ai tant de haine,
J'ai tant de haine,
J'ai tant de haine,
Comme d'autres ont des enfants.



La centrale humaine

Pour fournir toujours plus à la cité,
Ce que le monde appelle électricité,
Sans doute fallait-il, chers ingénieurs,
Inventer la centrale des gemmeurs.

La sève ruisselante et potassée
Des innombrables cerveaux lents
Attachés comme des cerfs-volants
Dans un réseau virtuel bien tassé.
Les idées qui fusent
Ne mâchent pas leurs mots.
Pour nos lumières, elles infusent
L'énergie aux humains normaux.
Et la ville se réclame
De la centrale humaine.
Mais les humanistes s'exclament :
Voilà où elle nous mène !

Sans risque, méprisant, vous dites :
C'est une révolution, voyez ?
Mais l'intelligence les humains quittent,
Dans ce futur dévoyé.



Les nouvelles fleurs du mal

Mon cœur écrasé par l'angoisse, cette catastrophe,
La peur amplifiant toutes ses aversions sévères,
Déversant sans vergogne toute prose vers les vers,
Disparaît inspirée des fleurs du mal cette strophe :

Ange plein de gaîté, connaissez-vous l'angoisse,
La honte, les remords, les sanglots, les ennuis,
Et les vagues terreurs de ces affreuses nuits
Qui compriment le cœur comme un papier qu'on
 froisse ?

Ange plein de gaîté, connaissez-vous l'angoisse ?¹

Vous avez sauvé mon orgueil, tué ma solitude.
Voici des vers hors du cercueil, en guise de
 gratitude.

¹ Strophe tirée de *Réversibilité des Fleurs du Mal* de Charles Baudelaire.



À la croisée des chemins

À la croisée des chemins, un vieux parlait d'espoir.
Les enfants, par la main, écoutaient son désespoir.
Quand il soupirait, pour pointer le sentier,
Les enfants l'admiraient, son aide, sa santé.

Et la soupe qui mijotait.

Mais le vieux qui montrait la route
Alors inspirait le dédain.
De sa manche, dedans
Une racine, tantôt il ajoute

À la soupe offerte en potée.

Les enfants la goûtent goulûment
Avant enfin de choisir la voie,
Mais le ragoût du liman
Torture leurs âmes, il le voit.

Un espoir aux contours
Bien trop épicés
Tourmentera toujours
Les plus apétissés.



Les encres de ma vie

Qui es-tu, homme de parole, que veux-tu à mon
sang ?

Jamais je n'ai cessé de t'attendre, ombre aux visages
de mes désirs.

J'ai trop mal, tu n'es pas drôle, que veux-tu à mon
sang ?

Touche-moi enfin, possède-moi encore,
Depuis ce jour, ma souffrance est concubine de ma
déveine

Parce qu'une rivière rance coule dans des veines.
Touche-moi enfin, je veux ton corps !

Dans mes rêves tu dances, dans ces ténèbres sources
de mes angoisses.

Je méprise mère prudence, enflamme-moi, ma maison
glace.

Qui es-tu, suis-je la première ? Une folle amoureuse
d'une âme ivre.

Qui es-tu, je désespère, un phare, un pieux, pire,
juste un ami ?

Délivre-moi de ton obscurité.

Car je cherche la lumière de ton nom dans les encres
de ma vie.



Du fond de mon cœur

C'est rare quand on se voit,
Tu m'oublies, tu m'évites.
Toi le prof émérite,
Mon pirate redouté.
En parlant avec toi,
Comme le temps passe vite,
Jamais tes mots ne quittent
Mon esprit envouté.
Pourtant, bientôt tu vas partir
Combattre mes soupîres
Si loin de mon regard
Toi qui ne sais même pas...
Et je me demande
Du fond de mon cœur
Si quelque chose au monde
Peut vraiment te faire peur.
Ai-je perdu ma langue
Au fond de ton cœur ?
Mes deux mains qui tremblent
Recherchent ta chaleur.
Et je te demande,
Du fond de mon cœur,
Dés demain de Mende,
Un peu de douceur.
Pour te faire ma demande,
Du fond de mon cœur,
Nos deux mains ensemble,
Comme des millions de fleurs.



Pars et reste auprès de moi

Reste auprès de moi,

Je te libère mon cœur.
Pars, envole-toi,
Surmonte enfin tes peurs.
Un simple geste du doigt
Suffit à mon bonheur.
Laisse-le te guider,
Puisque ton amour est volatile,
Laisse-moi demander :
Quand ton âme te vola-t-elle ?
Toi tu aimais le miel de mes yeux,
Mais tes ailes te démangeaient l'échine.
Tu as tué mes espoirs radieux,
Chez elle son corps mangé t'illumine.
Il nous reste nos souvenirs,
Nos ardeurs refoulées,
La douce mélodie du passé,
Nos odeurs, et l'avenir.
Si tu dois mourir dans mes bras,
Alors je ne t'aime plus.
Si je dois choisir pour toi,
Alors elle m'a bien plu,
La liberté qui t'appelait
Aux fins fonds des mondes.
Ma volonté, quitte à pleurer,
Enfin fondée dans l'ombre
Elle sera tienne, envole-toi,
Pars à jamais.
Et reste auprès de moi.



Le pardon des petits anges

Dans les cieux, au firmament,
Là-bas regardent toutes les mamans
Dont leur petit ange s'est envolé.
Ces magnifiques âmes d'innocence
Dont l'aura illuminera l'absence
Des liens d'amour en fils barbelés
Embrassent ceux qui jamais ne les oublient,
Les débarrassent du poison culpabilité,
Comme un noble serment qu'on lit,
Soulagent cette brûlure, dans leur cœur alitée.

Car viendra un jour,
Vous serez enfin pardonnées.
La vie récompense toujours
Ceux qui n'ont pas abandonné.



Les plus beaux mots du monde

Le parfum de la nuit, une lueur vacillante,
Sa fraîcheur est exaltante.
Humide, sombre, imaginaire,
Son doux silence glisse dans l'air.
Sur ma peau tremblante,
L'odeur salée de menthe
Fait ressurgir
Mes innocents et lointains souvenirs.

Je marche alors.
Je n'existe plus
Dans les ténèbres de la rue.
Je marche encore.

Les feuilles sont immobiles sur les arbres
Cachés dans le noir.
Je l'aime tellement.
Je ferme les yeux et je vois une silhouette de marbre.
Je l'aime tellement.
Serait-ce la nuit de l'espoir ?

Quand les papillons brulent leurs ailes
Sur les ampoules crasseuses des lampadaires
Transpirant des émois du crépuscule, elle
Me souffle, ses lèvres mordues : "Tu n'manques pas
d'air !"

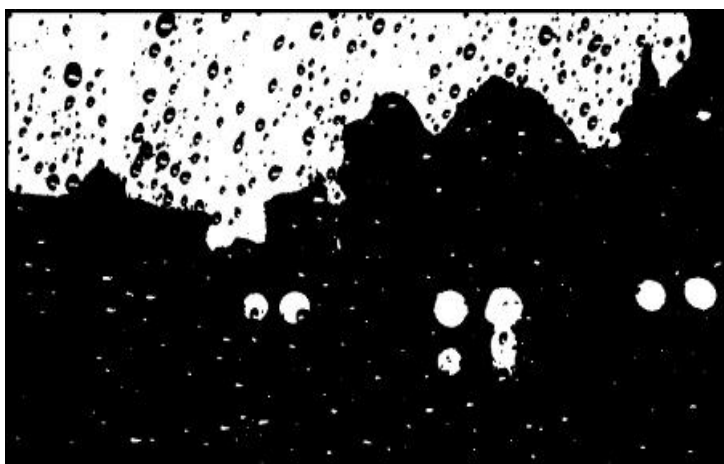
Je lui rétorque, les pieds ballant, la tête soumise,
Mon cœur affreusement épris de ses bêtises,

Que ma ponctualité n'est que l'égale de son
caractère,
Que notre amour ressemble à tous ces bateaux,
Ces bateaux prisonniers de la marée capricieuse et
ses bas d'eau,
Que la nuit est tombée, que je n'ai plus les pieds
sur Terre,
Que j'ai oublié comment compter le temps
Depuis que je l'ai croisée,
Les bras croisés,
Au détour d'un tournant,
Dans cette petite venelle fleurie,
Un beau jour de vendredi.

Et je lui proclame tant d'autres choses,
Des paroles insensées enrobées de roses,
Que dans le caveau des mules
La population ingrate pullule.
Que nous sommes confrontés,
Moi et mes semblables,
À la réalité,
Des funèbres et hypocrites conclaves.

"Pour s'en sortir enfin sans perdre ses sens,
Mon amie, donne-moi ta main
Et écrasons ces misérables,
Marchons sur leur piédestal bleu,
Pour fuir et voir le lendemain,
Notre maison fauve et de l'amour l'essence."

Elle regarde le cliquetis des mats,
Elle entend les vagues et les remords
Elle souffle encore une fois,
Puis répond bientôt, son regard vers le port,
Son cœur affolé en quelques secondes,
Par les plus beaux mots du monde.



Quatre secondes d'éternité

Il pleuvait sans cesse dans la petite ville d'Humenné.
Il pleuvait sur les tuiles rouges, sur les usines, sur
les parapluies,
Les capuches, les arbres morts et les cheminées.
Vraiment, la chagrin du temps s'appelle la pluie.
L'eau sale ruisselait dans les caniveaux avec
langueur.
Le bruit des gouttes qui tombent assourdissait les
promeneurs.

Tous les promeneurs sauf Maricia.

Maricia n'entendait plus la pluie.
Elle n'entendait plus l'eau dans les caniveaux ni la
monotonie.
Maricia n'entendait plus la tristesse peureuse,
Parce qu'elle était amoureuse.

En effet, tous les jours en allant travailler.
A l'usine de croquettes pour chiens, pour chats et
poulailler,
Elle passait devant l'arrêt de bus numéro treize,
Celui du mystérieux garçon à l'aise
Pour qui son petit cœur s'emballait
Lorsque ses grands yeux bleus elle croisait.

Elle aurait voulu tellement
Prendre le même bus que cet amant
Mais son arrêt était plus loin.
Alors, chaque jour dans un coin,
Elle détournait habilement le regard
Pour enfin l'apercevoir.

Il restait seul toujours.
Il ne parlait jamais à personne.
Attendait-il simplement l'amour ?
Ou pour travailler, le bus qui résonne.

Maricia imaginait que son mystérieux inconnu
Etait quelqu'un d'important :
Un agent secret, un président sortant ?
Il est vrai que ce genre de personne saugrenue
Ne prend pas souvent le bus mais qu'importe...
Lui serait aussi accessible qu'une feuille morte...

En passant devant l'arrêt de bus, Maricia la blonde
Plongeait dans ses yeux pendant quatre secondes.
Quatre secondes d'éternité
Dans lesquelles elle imaginait
Une vie avec lui,
Des conversations heureuses,
Une nuit avec lui,
Des amours joyeuses.

Maricia vivait ses quatre secondes d'éternité le plus
intensément,
Dévisageant le moindre indice de sa peau rasée
parfaitement,
Humant son parfum identique chaque matin,
Caressant ses longs cheveux de son esprit.
Ces quatre secondes d'éternité couleur satin
Étaient quatre secondes sur le désespoir reprises.
La pluie s'arrêtait,
Le soleil brillait
Et sa vie accablante
Devenait trépidante.

Néanmoins, le beau mystérieux ne la regardait jamais.
Son âme se perdait dans le parc où des couples
ramaient.

Il semblait fixer quelque chose avec attention.

Ce matin, en passant devant lui comme chaque
jour,
Maricia eut l'impression que son bel étranger souriait.

L'avait-il remarquée ? Avait-il remarqué son amour ?
En pensant à le saluer, Maricia rougissait
Puis hâta le pas vers son arrêt de bus, mortifiée.

Toute la journée à lui elle pensait.
Oserait-elle un jour lui parler ?

Le lendemain, Maricia décida de ne pas
Se rendre à l'usine de croquettes pour chiens et
chats.

Aujourd'hui elle allait attendre à l'arrêt de bus numéro
treize.

Et ses quatre secondes d'éternité se
transformeraient en braises

Car son petit cœur ne pouvait
Un amour imaginaire supporter.

Il était là.

Debout.

Il était là.

Fixant le parc au bout.

Maricia passa devant lui en respirant son parfum

Et alla s'asseoir à ses côtés enfin.

Son cœur tremblait.

Elle pouvait voir, en contre plongé,

Son menton arrondi

Et sa joue en longueur.

Il l'ignorait, l'étourdi,

Il l'ignorait comme d'habitude.

Deux minutes s'écoulèrent ainsi,

Ses yeux collés sur son costume noir,

La bouche semi-ouverte aussi.

Puis le bus arriva enfin dans son couloir

Brisant le nuage de rêve sur lequel

Maricia s'étendait comme une aquarelle.

Elle se leva.

Les portes du véhicule s'ouvrirent mais
Le mystérieux garçon n'y monta jamais.
Il regardait toujours fixement le parc sans bouger.

Soudain son visage s'éclaira.
Et un large sourire fit briller son aura
Le plongeant dans un bonheur
Que Maricia ne connaissait qu'à l'heure
De ses quatre secondes d'éternité tous les matins.
Sa respiration alors elle retint,
Espérant que ses yeux croiseraient les siens,
Espérant un miracle enfin.
La première seconde,
L'étrange garçon ouvrit les bras, du parc à l'orée.

La deuxième seconde,
Il prit dans ses bras une petite fille aux couettes
dorées.

La troisième seconde,
Il embrassa une femme plus belle qu'elle, avec passion,
son bonheur adoré.

La quatrième seconde,
Il disparut avec sa femme et sa fille dans la ville
morose, un rayon de soleil amarré.

Les quatre secondes d'éternité passèrent à tout
jamais,
Maricia entendit à nouveau le bruit
Triste et soutenu des gouttes de pluie
Sur les tuiles rouges, les cheminées,
Sur les usines, les promeneurs,
La ville, et sur son cœur.



La sève de mes sentiments

L'amour et la haine,
Comme perclus l'anachorète,
Toujours seule m'enchaînent,
Si loin du drageon des corettes,
Ces jeunes pousses futiles et généreuses,
Dont jamais le parfum ne me rendra heureuse.

Hélas, je m'y prélasse...

Que quelqu'un ardemment,
Aspire la sève de mes sentiments.



Les enfants de la guerre

La loi de la jungle ordonne qu'ils dépècent
Tous les vivants de la même espèce
Pour espérer grandir et survivre à la sélection
Où seule la mort est candidate aux élections.

Les marécages de la bourbe de rage
Existent aussi dans leurs rêves sanguinaires,
Quand les enfants perdus de barbe rouge
S'allongent dans la fange en hiver.
Ils dorment alors les yeux ouverts
Sur un monde de bris de verre,
Malheureusement appelé *guerre*.



L'armure des amoures mortes

L'armure des amoures mortes
N'est plus aussi lourde après dix ans,
Bien qu'elle encombre toujours la porte
D'une belle séductrice prédisant
Un bel avenir aux preux chevaliers
Maudissant après coup ce stupide armurier :

Oui ! Toi ! Forgeron millénaire si mésestimé
Qui façonne maladroitement à tous notre destinée
Aux bras et aux restes des cœurs les plus sournois
Dont le souvenir à jamais leste notre si vieil harnois.



Ma vérité

La vérité de ceux qui dérangent l'art
Ne court pas aux cœurs des belles avenues.
Amie des rues, vilaine, pauvre roublarde,
Liberté, mais qu'es-tu donc devenue ?

La cynique norme a gagné sans livrer bataille,
Faute de place dans l'arène
Pour les dénonciateurs de la reine
Dont la langue grille sur le bûcher des si bêtes volailles

Ma vérité n'est pas celle des autres créatures,
Quand ces autres réprouvent ma littérature ;
Ma solitude enflamme leurs langues de vipère,
Ma conscience se fourvoie dans l'oubli,
Mon ombre se délecte de leurs certitudes amères,
Et le doute s'installe, petit à petit...



Ma notion d'espoir

Ton sourire, mon bonheur,
Ta bouille attrape-cœur,
Dévore avec maladresse,
La vie, ses bonbons, mes caresses.

Et tu cours vers la fleur, le chien, l'arrosoir,
Tu détermènes enfin ma notion d'espoir
Et je cours dans tes rêves roses,
Pour te protéger du temps morose
Qui joue dans tes cheveux.
Ton sourire est si précieux.

Laver tes yeux d'ébène,
Voir cette rivière fantastique,
Dire alors que je t'aime,
Vivre ce monde magnifique

© L'encre de Chalveana – 2015
<http://chalveana.webnode.fr/>
<https://chalveana.wordpress.com/>
<https://www.wattpad.com/user/Chalveana>
<https://twitter.com/Chalveana/>
freedowars@gmail.com
0632072265